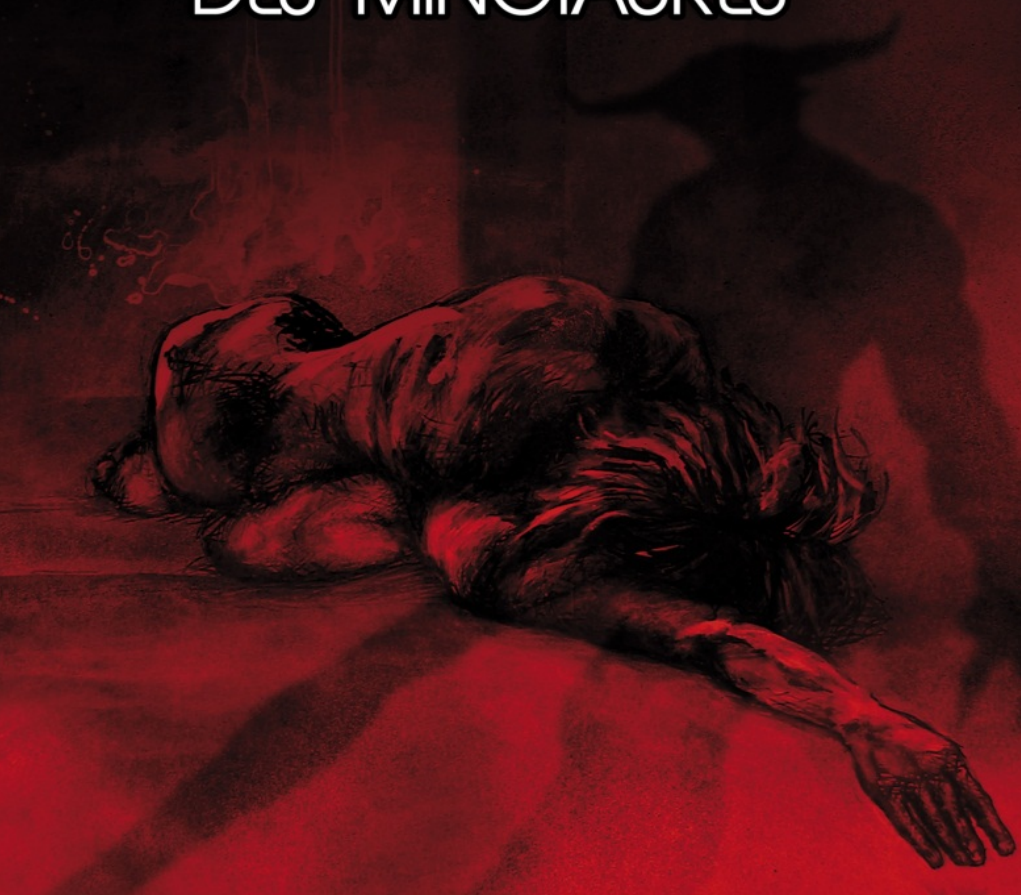


COLLECTION ROUGE

ARNAUD PAPIN

LE RITUEL
DES MINOTAURES



Thriller



Éditions Ex-Aequo
Éditeur militant

Le rituel des Minotaures

Arnaud Papin

Dépôt légal décembre 2011

ISBN : 978-2-35962-230-0

Collection Rouge

ISSN : 2108-6273

**©Couverture Nicolas Guilherme (dessin) et
Wiame Ben-Hamman (conception).**

**© 2011 – Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.**

Éditions Ex Aequo

6 rue des Sybilles

88 370 Plombières les bains

<http://www.editions-exaequo.fr>

www.exaequoblog.fr

Merci à Laurence Schwalm pour sa patience,
sa confiance et la chance qu'elle m'offre !
Merci à Mélanie Foucart et Caroline Ferreira
pour leurs précieuses relectures.

Du même auteur

Sans mobile apparent - Arnaud Papin - 2011

Dans la même collection

L'enfance des tueurs - François Braud - 2010

Crimes à temps perdu - Christine Antheaume - 2010

Résurrection - Cyrille Richard - 2010

Le mouiroir aux alouettes - Virginie Lauby - 2011

La verticale du fou - Fabio M. Mitchelli - 2011

Le jeu des assassins - David Max Benoliel - 2011

Tueurs au sommet - Fabio M. Mitchelli - 2011

Le carré des anges - Alexis Blas - 2011

Sans mobile apparent - Arnaud Papin - 2011

Le pire endroit du monde - Aymeric Laloux - 2011

Le théorème de Roarchack - Johann Etienne - 2011

Enquête sur un crapaud de lune - Monique Debruxelles et Denis Soubieux 2011

Du sang sur les docks - mai 2010

Crime au long cours - Katy O'Connor - 2011

A la verticale des enfers - Fabio Mitchelli - 2011

Thérapie en sourdine - Jean-François Thiery - 2011

Remous en eaux troubles - Muriel Merat & Alain Dedieu - 2011

Blood on the docks - janvier 2012 - « Du sang sur les docks » traduit en anglais par Allison Linde

Le rituel des minotaures - Arnaud Papin - 2012

PK9 - Alain Audin - 2012

...et la lune saignait - Jean-Claude Grivel - 2012

Tous les personnages de ce livre sont fictifs et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, serait pure coïncidence.

PREMIERE PARTIE

Les éléments du décor

*Du pays où nulle empreinte d'homme ni de cheval
ne fut jamais gravée,
Du désert humide de fondrières et de roseaux,
De fanges et de fourrés,
Sort un taureau fabuleux, pataugeant dans l'eau blafarde,
Tout noir sur l'obscurité du ciel.*

Folco de Baroncelli-Jayon, extrait du poème « Le taureau »

Pressé d'en finir

En zone urbaine, généralement, quand une alarme hurle inopinément dans la nuit, elle ne reste pas longtemps seule. Si le vacarme de l'une d'entre elles surgit de façon isolée, la plupart du temps, d'autres, des consœurs en mal de silence, se mettent à l'accompagner en chœur. Bousculées par on ne sait quel vent ! Elles s'éveillent à sa suite, comme une série de nouveaux nés dans un couloir d'hôpital.

Albert Moreno le savait bien. Il avait pris l'habitude, après une période d'accalmie, d'avoir à gérer plusieurs problématiques délicates en même temps.

Basculé en arrière sur son siège amovible en cuir, les pieds sur son bureau, il considère le néon opaque collé au plafond, et le voit soudainement se transformer en soucoupe volante. En tirant avec ses doigts sur les poils drus de sa barbe blonde, il rêve de fuir à l'autre bout de la galaxie, à mille lieues du commissariat.

Oui, il se languit d'en finir avec cette longue journée de boulot. De rentrer chez lui, d'aligner sa veste en daim dans la penderie, de balancer son jean et tout le reste sur le canapé du salon pour rejoindre les bras de sa douce, juvénile et tendre Carmen. Terminus sous la couette.

Le repos du guerrier n'a pas encore sonné. Après cet instant d'égarement, le commissaire cesse de jouer avec sa barbe et reprend ses esprits. Dans l'espoir de boucler son taf rapidement, il parvient à trouver l'énergie de décoller ses quatre-vingt-neuf kilos du siège de son vaisseau spatial. Il se sait attendu dans la pièce d'en dessous par les membres de son équipage pour faire le point... Il sera aussi question de déterminer les missions du lendemain.

La journée avait été marquée par des faits divers troublants.

Deux affaires brûlantes avaient mobilisé la brigade entière. D'abord, cette tuerie monstrueuse. Plusieurs bioux¹ retrouvés morts dans la manade de Rofion, les bêtes avaient été scalpées. Du jamais vu, l'œuvre d'un fou furieux ? Un règlement de compte ? Deux hypothèses valables.

Plusieurs élus, et non des moindres, le maire de Nîmes lui-même lui avaient fait savoir par téléphone qu'à l'approche de la Féria, résoudre

¹ Appellation donnée aux taureaux en Camargue.

cette énigme le plus rapidement possible était un devoir d'utilité publique !

L'autre affaire avait fait l'objet d'une intervention éclair en fin de matinée, mais Moreno n'avait pas voulu la délaissier au profit du meurtre animalier. Sauver la vie d'un gosse lui était apparu prioritaire. Parmi les affaires qu'il prenait le plus à cœur : les enlèvements de gosses, les viols et les infanticides... C'est pour cette raison qu'il procédait lui-même aux auditions des suspects ou des coupables dans ce genre d'enquête.

Le commissaire descendit l'escalier en colimaçon. Il traversa le couloir où des hommes et des femmes circulaient autour de la machine à café. Une fois dans la salle de réunion, le col du polo débraillé, il ne prit pas le temps de s'asseoir sur une chaise. C'était une façon de faire entendre à son équipe qu'il n'avait aucune intention de faire durer cette séance de travail. Pas même poser ses fesses sur l'angle d'une table.

Sept minutes plus tard, il ressortit de la pièce, non mécontent de lui. Il avait su trouver les mots pour mobiliser et rassurer ses troupes, exposer la conduite à tenir face aux débordements possibles dans les jours à venir. Comme chaque année, pendant les festivités, des faits divers se produiraient. Habituellement, les violeurs et les meurtriers profitent des agitations de la foule pour opérer. De nombreux actes de violence passent inaperçus dans la cohue.

Il évaluait à près de six heures le sommeil nécessaire pour retrouver toutes ses facultés, avant d'attaquer la journée du lendemain.

Il s'approcha de la pièce où l'on avait parqué la jeune fille.

De suite après son arrestation, en début d'après-midi, elle avait été conduite en cellule de garde à vue. Ça faisait donc une dizaine d'heures qu'elle mijotait.

Albert Moreno espérait que ce temps de maturation avait poussé la jeune fille à réfléchir, qu'elle s'était décidée à parler. Ce qui permettrait d'écourter l'interrogatoire.

Suivi de son subalterne, l'inspecteur Benoît Jughull, ils pénétrèrent dans cette pièce au mobilier rudimentaire : trois chaises, une ampoule de plafond, et une corbeille à papier. Il demanda au gardien présent dans la pièce de bien vouloir sortir.

– On vous l'emprunte quelques minutes, et on vous la rend, promis, une fois qu'on a fini...

Suite à cette boutade quelque peu cynique, l'inspecteur Jughull et le jeune gardien de la paix eurent le rire facile, sardonique. Debout dos à la porte, le jeune inspecteur prit la place du gardien. Benoît Jughull fait

partie de ces rares personnes qui ne prennent pas l'air benêt lorsqu'elles mâchouillent un chewing-gum. Au contraire, cela lui donne un air réfléchi, car son rythme de mastication n'est pas rapide. Et ce petit mouvement de bouche qui survient environ une fois par minute seulement, surmonté d'un regard interrogateur, lui confère l'aspect réfléchi d'un type pas pressé d'en finir. Capable d'une grande patience, aussi grande que son mètre quatre-vingt-cinq. Filiforme et bien rasé, Jughull donne le sentiment d'être à fond dans son boulot. Propre sur lui, en complet veston noir, et chemise blanche décontractée.

Le commissaire avait souhaité qu'il soit présent. D'une part, pour respecter la loi à la lettre. Aucun interrogatoire policier sans témoin n'a de réelle valeur. Ensuite, dans un souci de formation. Depuis quelque temps, l'inspecteur Jughull le suivait quasiment partout où il mettait les pieds. Préposé à remplacer le commissaire après son départ.

— Samantha, dis-moi, on ne va pas chercher midi à quatorze heures, commença Moreno en prenant le ton d'un instituteur cherchant à savoir qui avait sifflé dans son dos ou souillé le tableau pendant son absence.

— Je ne crois pas une seule seconde que ce qui s'est déroulé ce matin provienne de ta seule initiative... et je veux être sincère avec toi, y'a qu'une seule chose qu'on veut savoir avant d'aller se coucher tous les deux, mon collègue et moi, c'est QUI est derrière tout ça ? Tu nous le dis, on avance ensemble, et y'aura moins de charges retenues contre toi, dis-moi, tu comprends ce que je te demande, c'est pas du chinois ?

— Quoi ?

— Là ce que je dis là, c'est du chinois pour toi ou pas ?

— Non, non, je comprends très bien, je suis pas conne. Mais c'est pas possible, j'peux pas vous inventer une histoire qui n'existe pas, la vérité, je vous l'ai déjà donnée...

Au premier regard, Albert Moreno avait pensé avoir affaire à une mineure. Samantha Gimenez ne fait pas vraiment adulte. Le commissaire lui avait donné seize ans au plus. La gamine avait contredit ce préjugé en annonçant qu'elle avait 18 ans passés. Moreno avait demandé à ce qu'on vérifie son identité. Cette petite avait bel et bien atteint la majorité un mois auparavant.

— Oui, c'est vrai, tu en as même déjà donné plusieurs de vérités... Laquelle il faut croire Samantha ? Tu nous prends pour des chimpanzés... Depuis ce matin, si on compte bien, ça nous en fait trois de vérités, vis-tu dans un monde en trois dimensions ? Tu joues trop à Mario ou tu nous prends pour des cons ?

– Non...

– Jughull, voulez-vous lui rappeler ses trois versions...

Pour cette affaire, comme pour celle des bious, le Juge Podevin avait été saisi par le procureur de la République. Madame Podevin avait de suite joint Moreno par téléphone et lui avait soufflé de résoudre en priorité le mystère des taureaux scalpés. Le monde politique était en émoi. Elle lui avait fait comprendre que si les pressions exercées sur les magistrats étaient proscrites; via les médias, elles n'en demeuraient pas moins prégnantes.

– Vous devez essayer de comprendre les motivations de la gamine, bien sûr, mais bon, ne perdez pas trop de temps avec cette affaire commissaire !

Albert Moreno n'avait pas réagi face à l'injonction du Juge. Contrarié de devoir obéir au doigt et à l'œil, il était demeuré silencieux.

– Vous devez comprendre, commissaire. Les taureaux, c'est comme des dieux incas pour les Gardois !

Madame Podevin était une Juge avec lequel Moreno appréciait de travailler. Au cours de sa carrière, il n'avait pas souvent eu l'occasion de collaborer avec des femmes magistrates. Chez elle, il appréciait plus particulièrement la finesse de ses analyses, et l'attention qu'elle prêtait au moindre détail dans les rapports de police. Il avait bien connu d'autres Juges précautionneux. Mais Béatrice Podevin avait ceci de plus que les autres : de la tendresse et un regard maternel. Il avait le sentiment qu'avec elle, seuls les vrais coupables seraient condamnés. Qu'elle ne pouvait user de son droit à l'erreur, avec une candeur pareille dans les yeux.

L'inspecteur Jughull n'avait pas obéi immédiatement à son supérieur. Malgré son peu d'expérience dans le métier, il avait déjà fait valoir son identité professionnelle. L'un des traits les plus remarquables dans sa façon de faire résidait justement dans les temps de silence qu'il imposait à tous ses interlocuteurs y compris ses confrères. Comme si une loi claire et nette régissait son mode de communication. Du genre tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. Samantha crut voir là le résultat d'un temps de réaction normal pour un flic, vu qu'à ses yeux d'enfant des cités, un flic est forcément un type lent. Mais il tarda tellement à prendre la parole qu'elle finit par tourner la tête vers lui pour vérifier sa présence. L'inspecteur, le nez plongé dans son calepin, la toisa encore un long moment avant de prendre la parole.

Mine de rien, sa manière de procéder accentuait le caractère brutal de l'interrogatoire. Moreno ne trouvait pas ça inintéressant. Il se délectait même de voir que son potentiel successeur disposait d'une singularité à la hauteur du poste à pourvoir... De cette façon, ses interlocuteurs prêtaient une attention certaine à son propos. Technique de communication efficace.

– Aux alentours de midi, nous avons reçu un coup de fil dans lequel vous avez déclaré : « on m'a donné un bébé, je ne sais pas quoi en faire ». À quatorze heures et des poussières, une fois dans nos bureaux, vous avez déclaré, je cite : « j'ai toujours rêvé d'avoir un enfant, mon copain et moi, on n'y arrive pas... » puis vers quinze heures passé, vous êtes revenue sur votre première déclaration en affirmant « c'est une commande, des clients bourgeois qui ne peuvent pas avoir d'enfants, je devais leur vendre... ».

– Tu remarqueras Samantha, reprit Moreno sans laisser de silence, qu'il y a comme une nette différence entre tes trois déclarations, laquelle est la vraie ?

– D'après vous ?

– Je ne sais pas, à vrai dire, elles pourraient être toutes les trois vraies et fausses à la fois, mais je ne veux pas trop m'égarer si tu vois ce que je veux dire, faisons simple, Jughull, dites lui ce que nous attendons d'elle, point barre, qu'on en finisse, je suis fatigué...

Benoît Jughull pour ne pas déroger à son style, laissa couler quelques secondes avant de reprendre la parole.

– Jeune fille, reprit-il, donnez-nous des noms tout simplement, donnez-nous des noms qu'on puisse avancer dans notre enquête, comment s'appelle le couple commanditaire par exemple ? Ou le nom de votre petit ami qu'on puisse aller vérifier vos dires... De toute façon, maintenant que vous êtes là vous pouvez difficilement reculer, alors dites-nous comment s'appelle tout ce beau monde, nous n'attendons rien d'autre.

– Rien d'autre de toi, précisa le commissaire.

Respire !

Elle n'en revenait pas. Respire ! Respire ! Ressassait-elle en son for intérieur. Elle voulait retrouver son calme. La scène avait mis en branle les battements de son cœur. Elle avait la désagréable sensation d'avoir perdu le contrôle. Elle s'était sentie envahie d'une froideur, débutée dans la nuque, et qui avait fini par lui serrer douloureusement les côtes.

Allez ! Allez ! Respire ! Va-t-en respirer dehors !

Ne pas rester une seconde de plus ici. Lam Tiyulem traversa le couloir étroit et sombre, descendit une à une les marches de l'escalier qui mènent dans la salle du restaurant. La porte battante de la cuisine était à demi ouverte. Elle entra aperçut son père s'affairant à dépiécer un canard à la machette.

La vue des perles de sang sur le tranchant de l'instrument de cuisine n'arrangea rien. Dans la panique, elle revoyait l'effroyable aiguille s'enfoncer dans la peau de son frère. Ses pulsations cardiaques et ses pensées défilaient à une cadence infernale. Sur un rythme saccadé, toujours la même image entrecoupée de flashes martelait sa conscience : Hoang avait pris le temps de dénouer son garrot, et de le ranger avec la seringue dans un étui, puis, il s'était allongé sur son lit, les bras ballants, la nuque relâchée en arrière, comme extasié.

Avec la discrétion d'un chat, Lam avait tout observé. Elle se repassait maintenant le film. Avant même de l'analyser, elle essayait d'en accepter le contenu. Elle procédait souvent comme ça après un choc. Elle s'offrait d'abord une première rediffusion, sans réflexion, aucune. Cela lui permettait de réaliser que ce qui s'était déroulé sous ses yeux s'était bel et bien déroulé, et qu'il faudrait faire avec, composer à l'avenir avec cette nouvelle donnée.

Ici, ce qu'elle avait entraperçu ne lui paraissait pas encore tout à fait réel.

Comment l'accepter ? Elle venait de découvrir une nouvelle facette de son frère ; un pan de sa personnalité jusque-là resté dans l'ombre. Depuis combien de temps Hoang avait-il glissé dans la dope ?

En guise d'au revoir, elle fit juste un signe de la main à son père, à travers le large entrebâillement de la porte. Lis Pov Tiyulem lui renvoya un signe de la tête. Sans sourire, il fronça les sourcils l'air de dire « fais attention à toi, ma fille ».

Une fois dehors, elle prit une grande bouffée d'air...

L'air matinal était frais, un léger parfum marin avait été éconduit par une bise légère venue du littoral jusque dans les terres. Lam leva les yeux vers les rayons du soleil naissant. Un ciel de printemps. Bleu sans nuages. Juste quelques traînées blanches, diaphanes.

Respire ! Fais circuler l'énergie... Respire, laisse le fluide se répandre...

Tout en marchant, elle respirait en laissant un petit temps d'arrêt entre chacune de ses inspirations, et expirations. Elle avait appris cette technique en art martial. Objectif : garder son calme. La montée d'adrénaline provoquée par cette mauvaise surprise commençait maintenant à s'évacuer par vagues successives. L'ébranlement de tout son être diminuait. Elle parvenait à réduire la fréquence de ses battements de cœur.

Poussée par son souffle, la lourdeur de ses émotions s'évaporait peu à peu de sa cage thoracique entre ses dents et par ses narines. Finalité : extraire cette angoisse du tréfonds de ses artères jusqu'en dehors.

Respire ! Allez ! Respire...

Une fois assise sur un banc étroit de l'amphithéâtre, à une distance suffisante pour ne pas trop se sentir à la merci du regard de l'enseignant, Lam repensa à la seringue au moment où elle pressa l'arrière de son stylo pour en faire sortir la pointe.

Le cours portait ce jour-là sur *l'Origine de l'inégalité parmi les hommes*, à travers une étude ethnographique de plusieurs sociétés de chasseurs-cueilleurs. En trois ans de fac, pour la première fois, elle trouvait la voix d'un professeur captivante. Elle reconnaissait en Cédric Livress un excellent chercheur, mais en l'écoutant, elle pensait qu'il devait sa renommée internationale en partie grâce à la tonalité de sa voix sensuelle et intelligente. Déversés en dolby stéréo dans tout l'amphithéâtre, les propos du maître de conférences arrivaient à ses oreilles telle la déclamation d'un acteur de charme. Les cours de Cédric Livress valaient bien une bonne séance de cinéma, le timbre du héros la réchauffait, elle ne se lassait pas d'observer les mimiques du professeur sur les écrans géants aux quatre coins de l'amphi.

Dans son cours, Cédric Livress cherchait à démontrer que certaines sociétés de chasseurs-cueilleurs ne pratiquant aucune agriculture présentaient des caractéristiques tout à fait similaires à celles des sociétés agricoles. Qu'en particulier, on pouvait constater que les inégalités sociales et économiques étaient déjà très développées dans de

nombreuses sociétés de chasseurs-cueilleurs. L'enseignant conduisait ainsi à remettre en cause, à l'issue d'une observation attentive de ces sociétés, le rôle de l'agriculture dans l'histoire. L'adoption d'un mode de vie agricole généralement admise par les sociologues et les préhistoriens comme un tournant majeur dans l'histoire de l'humanité n'était pas une hypothèse suffisamment étayée d'après Cédric Livress et d'autres de ses confrères.

Lam avait choisi la filière ethnologie tout simplement dans le but de faire quelque chose après le bac... L'étude des différentes cultures à travers le monde lui avait semblé le choix le plus approprié pour répondre à sa soif de connaissance. Elle avait toujours aimé regarder les reportages qui montraient des peuplades issues des quatre coins du globe. La lecture d'un ouvrage de Claude Lévi-Strauss en classe de terminale l'avait également conduite à faire ce choix. La découverte de *Tristes tropiques* avait provoqué en elle un intérêt profond pour l'étude de l'altérité des cultures. Au-delà des pittoresques récits de voyage au Brésil, aux Antilles et en Asie, elle avait été fascinée par la permanente interrogation sur l'exil volontaire et sur la solitude du voyageur au milieu d'autres peuples ; par la réflexion aussi sur le pouvoir et l'écriture, sur l'irréversibilité du temps qui emporte avec lui, aidé par l'occident, des civilisations entières. Elle avait jugé le regard de Lévi-Strauss sans concession, mais jamais désabusé ni amer. Claude Lévi-Strauss lui avait donc permis de vivre en profondeur son premier grand voyage intérieur. Elle le considérait comme un sage. Elle ne s'était pas inscrite en ethno pour devenir une grande et fabuleuse exploratrice, ni même une chercheuse hors pair, mais tout simplement pour pouvoir continuer le voyage qu'elle avait entamé à travers cet ouvrage.

Née dans une famille Hmong, y baignant depuis toujours, elle en connaissait quelques mœurs et les principes de base, mais elle n'avait jamais mis les pieds au Laos. Ni dans aucune contrée où la communauté Hmong fleurit encore malgré la lente et inaltérable extinction des différentes ethnies qui la compose. Survivre en décalage complet avec les modes de pensée et d'agir du monde dominant n'a jamais été une mince affaire. Ça ne datait pas d'aujourd'hui. Personne n'avait attendu le vingt et unième siècle pour déstabiliser les peuplades minoritaires au profit des grands ensembles conquérants. Arrivée en fin de troisième année, elle commençait à comprendre de plus en plus l'impitoyable phénomène de l'évolution des espèces et des peuples. Il lui semblait de jour en jour qu'elle avait vraiment fait le bon choix.

Elle avait pu s'interroger sur l'impact de ses origines. Elle était arrivée à la conclusion suivante : ses origines laotiennes, et son appartenance congénitale à la communauté Hmong lui semblaient n'avoir jamais pris de proportions trop importantes dans la construction de sa personne. Ses parents étaient arrivés en France, enfants. Leurs deux familles avaient fait le voyage ensemble. Leur union avait été arrangée à l'avance. Plus tard, eux-mêmes avaient décidé qu'ils essaieraient de ne pas programmer la vie de leurs enfants. Ils avaient décidé d'éduquer sa sœur aînée, elle et son jeune frère comme des citoyens républicains. Hmong signifie « Homme libre », même si à vingt-trois ans Lam avait déjà mesuré l'infime part de libre arbitre que les hommes possèdent, elle s'évertuait à refuser toute forme de fatalisme. Elle n'en remercierait jamais assez ses parents.

Le cours suivant, diligenté par un autre maître de conférences, un vieux de la vieille de la faculté nîmoise, fut consacré aux Croyances, légendes et magies de tous les temps.

Lam, tout en pensant par intermittence à la tragique vision de son frère en train de se shooter, prit connaissance qu'en Égypte ancienne, le chat avait une grande importance dans la vie religieuse quotidienne. Comment allait-elle pouvoir aborder la question avec lui en rentrant chez elle après les cours ? Devait-elle en parler avec ses parents, sa sœur, sa grand-mère ? Mille cinq cents ans avant Jésus-Christ, l'animal était devenu sacré. À partir de cette date, tuer un chat ou en emporter un hors de l'Égypte était considéré comme un crime des plus atroces, puni de mort ! Les Égyptiens avaient attribué beaucoup de pouvoirs au chat. Dans les textes sacrés, il était appelé « chat lumière » ou « grand matou ». Considéré entre autres comme le gardien du sommeil, il avait le pouvoir d'éliminer toutes les mauvaises émanations situées dans l'atmosphère. Les mages des temples injectaient même du sang de chat aux enfants, pour pouvoir les protéger des maladies et des infections. Quelle sorte de produit nocif Hoang s'était-il injecté lui ? Certainement pas un vaccin pour vaincre une maladie, ni même la mort...

Une lumière dans la cuisine

Depuis neuf jours, ils n'arrivaient plus à passer une nuit de sommeil sans faire l'amour. Ils finissaient tous les deux par n'en plus pouvoir. Exténués à la fin de cette période d'ovulation.

Cette fois-ci, Véronica Schopenhauer ne réveilla pas son mari. Le dos tourné vers le plafond, en position quasi fœtale, il ronflait profondément. En quittant le lit, elle l'observa quelques minutes. Elle adorait sa silhouette, son odeur, et ses cheveux mi-longs dorés. Même les moindres rougeurs cutanées de son dos. Elle s'imaginait tout à fait porter la semence de cet homme qu'elle chérissait depuis le début de leur rencontre.

Une fois dans la cuisine, elle cala ses fesses contre le plan de travail et se saisit la tête entre les mains. Les premiers mois où elle avait cessé de prendre la pilule, ils n'avaient pas calculé précisément les périodes de fertilité. Ils s'en étaient donné à cœur joie, un peu n'importe où, à n'importe quel moment, dès que l'occasion se présentait. Ils avaient même transgressé dans une grande surface spécialisée dans l'outillage, planqués derrière des planches de contreplaqué...

Après sept mois de tentatives vaines, Véronica Schopenhauer avait finalement posé une demi-journée de congé, pour pouvoir consulter son gynécologue. La semaine précédente au magasin, elle avait supervisé la mise en place des collections Printemps/été. Tout était calé. Elle aurait souhaité que son mari puisse l'accompagner à ce rendez-vous. Après tout, il était aussi bien concerné qu'elle par le problème. Or, pour Kévin Schopenhauer, ça aurait été une autre paire de manches de s'absenter du journal. Véronica ne tenait pas à compromettre la carrière de son mari. Elle avait pris sur elle pour se rendre seule chez son docteur.

Malgré les résultats peu probants, mais encore incertains de l'examen relaté par sa femme, Kévin n'avait eu aucun mal à trouver le sommeil. La Féria approchant, il souhaitait récupérer un maximum, afin de se rendre disponible et performant pour couvrir cette période généralement mouvementée. Sans compter qu'un fait divers étrange en avait déjà bouleversé les préparatifs, et le *Midi Libre* en avait fait sa Une. Le drame avait boosté les ventes, allant jusqu'à dépasser un record datant d'il y a 22 ans. Le journal n'avait en effet jamais atteint un tel record de tirage depuis les inondations meurtrières de 1988.

Trois taureaux d'une célèbre manade camarguaise avaient été retrouvés décapités. Pas tout à fait, précisait l'article, on ne leur avait pas

véritablement tranché la tête, ils avaient été trépanés. Les voleurs de têtes avaient laissé la chair et les os en parfait état. Intacts. On leur avait simplement retiré la peau de la nuque aux oreilles. Les trois taureaux avaient été littéralement scalpés. Des gardians les avaient retrouvés au petit matin, le crâne à vif.

Le manadier en question avait porté plainte contre X. Le département du Gard et toute la région Languedoc Roussillon ainsi que les régions voisines étaient sous le choc. Qui avait manigancé un tel massacre ? Même ceux qui n'étaient pas adeptes de corrida et de culture taurine s'étaient intéressés au fait divers. Une telle monstruosité connaîtrait bientôt un retentissement national.

Kévin Schopenhauer avait d'abord dû se rendre aux aurores sur les lieux du crime. Autorisé à pénétrer sur le champ qu'en fin de matinée, le temps que la police et ses experts fassent leur travail, il s'était contenté de prendre des photos de la lande camarguaise. Les taureaux survivants avaient été déplacés dans d'autres parcelles; les cadavres ayant été évacués.

Après avoir pu s'approcher du lieu exact du massacre, Kévin Schopenhauer obtint sans difficulté une interview du manadier.

Jacques Rofion avait exprimé avec véhémence sa colère. Lui et ses compères avaient pris ça comme un affront contre leur prestige. L'homme avait les larmes aux yeux quand il répondait aux questions du journaliste. Son élevage de taureaux, c'était sa vie, et rien d'autre. Toute sa vie. Les temps n'étaient pas faciles, il n'avait pas besoin de ça, on s'était attaqué à trois de ses plus beaux combattants, des taureaux destinés aux corridas de la Féria. Son cœur était brisé. C'est irréparable, disait-il. Cet événement représentait pour sa petite entreprise une perte financière phénoménale. À la question de savoir si celui-ci soupçonnait la concurrence, il répondit qu'à aucun moment de l'histoire de l'élevage des taureaux, pareils crimes n'avaient eu lieu. Il n'arrivait pas à croire en l'hypothèse que d'autres manadiers avaient pu lui zigouiller ses bêtes. Par les temps qui courent, nous autres nous nous serrons plutôt les coudes pour continuer de faire vivre notre coutume, avait-il scandé entre deux lamentations injurieuses. Y'a qu'un de ces satanés terroristes anti-corrida pour nous faire un truc pareil ! Pas possible autrement, employer des méthodes aussi barbares à l'égard des bêtes relevait pour lui de la folie pure. Ça n'avait jamais eu lieu. C'est pas dans nos mentalités, jamais vu ça, on a bien d'autres méthodes nous autres pour faire valoir nos idées, c'est l'œuvre d'un malade mental, si je le retrouve,

je lui tire la peau des couilles et j'lui bistourne ! On a l'habitude de faire ça, nous, avec nos jeunes bious...

Le jour d'après, Kévin Schopenhauer avait reçu un appel de Clara Stravinsky, la présidente du comité de liaison anti-corrída. Elle s'insurgeait bien sûr contre l'abominable crime perpétré à l'égard des bêtes, mais elle souhaitait en profiter pour glisser son opinion contre la barbarie habituellement opérée sous l'œil du public et contre laquelle personne ne se révoltait jamais !

Kévin avait consacré à la cause qu'elle défendait un article dès le lendemain. Cet article se trouvait noyé sur une double page dédiée à l'enquête en cours. La brigade des mœurs n'ayant souhaité délivrer aucune information, il avait dû broder son sujet en le raccordant aux enjeux politiques et économiques de la corrída dans le département. Les partis de l'opposition en avaient profité pour remettre en cause la politique de la municipalité. L'importance budgétaire allouée aux corridas, en comparaison de celle allouée aux problèmes sociaux croissants et à la création de nouveaux emplois, était selon eux scandaleuse.

Face à l'opacité des forces de police et des instances judiciaires, il avait dû fouiner dans les à-côtés du monde tauromachique et de ses adversaires pour intéresser les lecteurs. Cet événement avait eu lieu un samedi, deux jours avant le rendez-vous de sa femme chez le gynécologue. Ce qui eut pour conséquence de le détourner du souci conjugal durant les trois jours suivants.

Il n'eut donc pas l'occasion de mesurer l'importance cruciale de l'examen médical que sa femme avait subi ce jour-là. Quand il se réveilla le mardi matin et qu'il comprit en tâtant le vide à ses côtés que Véronica s'était levée, il jeta un œil sur le radio-réveil qui indiquait 4 h 30. Il bascula ensuite sur le côté, et arpenta l'appartement dans le noir cherchant désespérément où sa femme s'était isolée.

Il finit par voir une lumière émaner de la cuisine.

La danse des scalps

Chewing-gum dans la bouche et vouvoiement, Benoît Jughull ferait un excellent remplaçant, pensait le commissaire. Il viendrait bousculer les méthodes comme Moreno l'avait fait trente ans auparavant. La roue tourne. Il était le prochain sur la liste des papys boomer. Plus il côtoyait le jeune inspecteur, plus il s'attachait à lui. Moreno s'avoua qu'il avait fait un transfert en la personne de l'inspecteur Benoît Jughull en lui donnant la place de son fils absent.

Moreno avait eu deux enfants, un garçon et une fille. Noémie était décédée dans un accident de moto à vingt-trois ans, son fils, Tristan, d'un autre lit, avait décidé à l'adolescence de ne plus lui adresser la parole. Il n'avait jamais digéré la séparation de ses parents. Ça commençait à faire long, vu que le jeune homme était maintenant âgé de trente et un ans, le même âge que Jughull.

L'envie d'avoir d'autres enfants lui avait traversé parfois l'esprit, mais pendant longtemps aucune rencontre n'avait suffisamment fonctionné pour arracher à Moreno un petit bout d'ADN... À force de réflexion sur le même thème, il était arrivé à la conclusion qu'un individu supplémentaire sur cette terre n'ajouterait qu'une nouvelle âme en peine. Son trajet personnel l'avait conduit à s'offrir une cage dorée faite d'activités solitaires. Les deux siens étaient irremplaçables. Or, depuis quelque temps, la donne avait changé. L'éventualité d'insuffler la vie était devenue un sujet de plus en plus récurrent entre Carmen et lui. Carmen avait trente ans de moins que lui, l'âge de Noémie toujours en vie. Carmen voulait un enfant.

Moreno revisitait ces temps-ci la question. L'idée d'être père à l'âge d'être grand-père le tourmentait profondément. Carmen avait comme obsession que l'acte sexuel ne servait pas uniquement à prendre du plaisir. Elle disait vouloir profiter des derniers spermatozoïdes efficients du sexagénaire pour prolonger leur lignée... C'était là le point de désaccord qui les contrariait de plus en plus souvent. Moreno sentait bien qu'elle ne lâcherait pas le morceau. Lui non plus. Amoureux, le papy, mais pas dingue. Juste cette criante envie de la rejoindre chaque soir dans le nid conjugal.

Ce soir-là, il commençait à trouver le temps long. Il ne faudrait pas que ça tarde trop, songeait-il en caressant sa barbe.

Moreno se dit que les trois déclarations de la jeune Samantha Gimenez n'étaient certainement pas à dissocier les unes des autres. Le

jeune inspecteur était parvenu à déstabiliser la jeune fille en fusionnant ses différentes versions. Des noms, donne-nous des noms, rien que des noms. Pour l'heure, la gamine n'avait encore rien lâché, elle était restée muette. Profitant du silence qui plombait maintenant la salle, Moreno cherchait une quatrième version, plus vraie que les autres.

Le témoignage des parents victimes n'annulait aucune des trois dépositions de Samantha. L'enlèvement de Cécilia Gilbert, leur fille unique âgée de onze mois, avait eu lieu en des circonstances pour le moins étranges et confuses. Et aucun des deux parents n'avait pleuré lorsque l'enfant leur avait été rendu.

Issu de la communauté des gens du voyage, le couple vivait dans une caravane sur un terrain aux abords de l'autoroute à Milhaud, une cité-dortoir de la banlieue nîmoise. D'après Chantal et Lucien Gilbert, l'histoire avait débuté dans la matinée. Une jeune femme s'était présentée dans leur camp.

– Une minette, là, une blondasse habillée comme une gamine de la télévision sauf qu'elle avait les dents sales, elle a demandé un verre d'eau, on l'a bien accueillie, nous, on l'a même invitée à manger. Elle regardait Cécilia, elle n'arrêtait pas de regarder notre bébé, elle voulait jouer avec !

Dans leur version, la midinette aux dents sales aurait sympathisé avec eux. En allant jusqu'à leur proposer de se rendre à l'Intermarché voisin pour faire des achats.

– Elle a dit qu'elle s'appelait Samantha, qu'elle était espagnole et qu'elle voulait acheter des habits pour la petite. Comme on n'a pas d'argent, on a accepté.

C'est devant le rayon puériculture que tout avait basculé : le couple occupé à regarder les étaux n'aurait pas prêté attention à leur enfant ni à la jeune femme durant quelques minutes, au moment où ils se seraient retournés, Chantal et Lucien Gilbert auraient trouvé la poussette vide.

– Juste avant, elle m'avait demandé de la prendre quelques heures pour la faire manger, j'avais refusé, avait rapporté la mère.

Le couple était venu déposer plainte au commissariat dans les minutes qui avait suivi l'enlèvement. La première étape de cette enquête avait été de visionner la bande de vidéosurveillance de l'hypermarché. Celle-ci avait aussitôt conforté le scénario des parents : on y voyait la jeune femme sortir en courant avec le bébé. Aucun autre indice n'avait permis de remonter sa piste. Vers midi, Moreno comptait partir réinterroger tous les gens du camp malgré la mobilisation de ses équipes pour élucider l'affaire des taureaux scalpés.